

CHAPITRE XV

Suite du *Traité de l'existence de Dieu*. — Commentaire éloquent du *Discours de la Méthode*. — Doute méthodique. — Irrésistible autorité de l'idée claire. — *Le je pense, donc je suis*. — Preuves intellectuelles de l'existence de Dieu. — Développement de la preuve par l'idée de l'infini. — De la nature et des attributs de Dieu. — Principe d'où découlent toutes ses perfections. — Dieu éminemment tout être. — Unité, immutabilité, éternité, immensité de Dieu. — De la science de Dieu. — Dieu voit en lui-même toutes les vérités, tous les êtres réels et possibles, tous les futurs conditionnels. — Élévations à Dieu. — Le *Traité de l'existence de Dieu* inachevé. — *Lettres sur la métaphysique et la religion*. — Effusions d'amour pour Dieu, auteur de notre être. — Toute la religion et tout le culte dans l'amour de Dieu. — Liaison du culte extérieur avec le culte intérieur. — Signe du vrai culte. — Question du pur amour. — Du quietisme. — Querelle avec Bossuet. — *Explication des maximes des saints*. — Description de l'état du pur amour. — Sainte indifférence, désappropriation, sacrifice de la béatitude éternelle. — Retranchement des actions et des réflexions inquiètes et intéressées. — Tendance à proscrire tout effort de l'intelligence et de la volonté. — Tendance au mépris des œuvres. — État de l'âme dans le pur amour. — Critique du pur amour. — Avantage de Bossuet sur Fénelon. — Malebranche, Leibniz, Régis, La Bruyère, le P. Boursier du côté de Bossuet.

En montrant, d'après Fénelon, dans l'âme humaine l'empreinte la plus éclatante de la divinité, nous avons anticipé sur les preuves intellectuelles et sur la seconde partie du *Traité de l'existence de Dieu*. Pour nous conduire à ces preuves intellectuelles, Fénelon suit pas à pas le *Discours de la Méthode*, en parlant la langue des *Méditations chrétiennes* de Malebranche. Les angoisses du doute, les élévations, les prières, les ravissements d'une âme qui découvre Dieu et la vérité, se mêlent, sans l'affaiblir, à la suite rigoureuse des raisonnements, et en font une sorte

de drame métaphysique. Comme Descartes, il débute par le doute méthodique, et, pour trouver la certitude, il pousse d'abord l'incertitude jusqu'où elle peut aller. Provisoirement donc il donne grain de cause à toutes les raisons imaginées par les sceptiques. Jusqu'à ce qu'il trouve quelque chose d'invincible par pure raison, il tiendra l'univers entier pour suspect. Tout autour de lui il fait le vide et les ténèbres. Mais, au sein de ces ténèbres, son âme se trouble et s'épouvante : « O raison, où me jetez-vous? où suis-je? que suis-je? Ne croirai-je jamais rien? croirai-je sans être assuré? Qui me tirera de ce trouble? » Il s'en tire, comme Descartes. Dans cet effort pour douter de toutes choses, il en rencontre une qui l'arrête tout court. Il a beau vouloir douter, il ne peut, en effet, douter de sa propre existence. Ce moi qui pense, qui doute, ne saurait faire tout cela, s'il n'était pas. Vainement supposerait-on un être puissant et malin qui prendrait plaisir à nous tromper, car cet être, quelle que soit sa puissance, ne pourra faire dire au néant, je pense, donc je suis, il ne pourra faire que je ne sois pas, s'il me trompe.

Me voilà donc enfin résolu à croire que je pense, puisque je doute, et que je suis, puisque je pense. Pourquoi cela? pourquoi suis-je assuré que le néant ne saurait penser? Pour nulle autre raison que parce que j'en ai l'idée claire. Fénelon se sert en général du terme d'idée claire au lieu de celui d'évidence, ce qui ne change rien au criterium de Descartes. On ne peut défendre avec plus de force l'irrésistible autorité de l'idée claire contre les objections des sceptiques. Douter d'une idée claire, c'est ne pas s'entendre soi-même, c'est tenir la raison tout entière pour suspecte. D'où vient que nous croyons fermement qu'un cercle n'est pas un triangle, sinon parce que nous voyons clairement que l'idée de l'un n'est pas l'idée de l'autre? Raisonnez tant qu'il vous plaira, je vous mets au défi, dit Fénelon, de former aucun doute contre une idée claire. Toute la raison ne consiste que dans les idées claires; il faudrait, pour les combattre, qu'elle sortit d'elle-

même, qu'elle se tournât contre elle-même, et que nous eussions une seconde raison pour corriger la première. Si l'idée claire nous trompe, c'est Dieu qui nous trompe. Si elle ne trouve pas en elle de quoi démontrer sa certitude, elle n'y trouvera pas davantage un instrument pour l'ébranler, et si elle ne peut elle-même se démontrer elle-même, encore moins peut-elle s'infirmier elle-même. Nous ne jugeons pas des idées claires, mais par elles nous jugeons de toutes choses, et c'est pour ne pas les suivre et ne pas les consulter avec assez d'exactitude que nous tombons dans l'erreur. Tels sont les solides arguments par lesquels Fénelon défend dans le *Traité de l'existence de Dieu*, et dans les *Lettres sur la religion et la métaphysique*, la légitimité de la raison.

Cependant, de toute la nature, il ne connaît encore que lui seul, et cette solitude le remplit d'horreur. Mais en s'appuyant sur le fondement de sa propre existence et de l'idée claire, il va s'élaner jusqu'à Dieu. Ce moi où il se renferme l'étonne, le surpasse, le confond. Ni je ne me suis fait moi-même, ni je ne suis par moi-même, car être par soi enferme la perfection souveraine, et je me sens imparfait. Il faut donc que je sois par autrui, que cet autrui qui fait passer du néant à l'être, existe par lui-même et soit souverainement parfait. Voilà une première preuve intellectuelle de l'existence de Dieu qui est tirée de notre imperfection.

Mais il retrouve plus directement encore l'être parfait dans les idées que nous avons de l'infini et de l'être nécessaire. Si Fénelon n'ajoute rien à Descartes et à Malebranche pour le fond même de la preuve de l'existence de Dieu, tirée de l'idée de l'infini, il lui donne d'admirables développements. D'ailleurs, il touche en même temps qu'il démontre; il fait pénétrer l'amour de Dieu dans le cœur, en même temps que la conviction de son existence dans l'esprit. Le sentiment et la poésie s'allient tout naturellement avec cette haute métaphysique dans la belle âme de Fénelon. Comment ne serions-nous pas émus et transportés, quand la méditation nous révèle la

présence de Dieu même dans cette idée de l'infini constamment présente à notre intelligence? Comment ne pas s'écrier avec Fénelon lui-même : « Voilà le prodige que je porte toujours au dedans de moi. Je suis moi-même. N'étant rien, du moins n'étant qu'un être emprunté, borné, passager, je tiens de l'infini et de l'immuable que je conçois; par là je ne puis me comprendre moi-même; j'embrasse tout et je ne suis rien, je suis un rien qui connaît l'infini. Les paroles me manquent pour m'admirer et me mépriser tout ensemble. O Dieu! ô le plus être de tous les êtres! ô être devant qui je suis comme si je n'étais pas, vous vous montrez à moi, et rien de tout ce qui n'est pas vous ne peut vous ressembler. Je vous vois, c'est vous-même, et ce rayon qui part de votre face rassasie mon cœur en attendant le plein jour de la vérité. »

Il ne célèbre pas avec moins d'éloquence, dans ses *Lettres sur la religion et la métaphysique*, cette grande merveille de l'infini présent au dedans de nous : « Rien n'est si étonnant que cette idée de Dieu que je porte au dedans de moi-même, c'est l'infini contenu dans le fini. Ce que j'ai au dedans de moi, me surpasse sans mesure (1). » Après avoir montré la vérité de l'existence de Dieu contenue dans l'idée d'être nécessaire comme dans celle d'infini, il s'écrie : « Je trouve Dieu de tous les côtés, il sort du fond de moi-même ! »

La vérité du premier être démontrée, il en approfondit la nature et les attributs, plus que ne l'avait fait Descartes, en s'aidant de saint Augustin et de Malebranche. Dieu est l'être, l'être est son nom, essentiel, glorieux, incommunicable, ineffable, inouï à la multitude. Être par soi-même est la source d'où découle tout ce que nous trouvons en lui, c'est la source de l'infinité et de la perfection souveraine. Qui dit l'être simplement, sans restriction, dit l'infini; qui dit l'infini, dit l'infiniment parfait, car l'être et la perfection sont une seule et même chose. Dieu n'est pas tel ou tel

(1) 2^e Lettre, chap. 1^{er}, édit. de Versailles.

être, mais il est l'être par excellence. Il est, et tout le reste n'est que par lui. Au-dessous de lui, il n'y a que des demi-êtres, des êtres estropiés, des êtres d'emprunt, pour nous servir des expressions énergiques de Fénelon. Dieu n'est formellement aucune chose singulière, mais il est éminemment toutes choses en général. Tout ce qu'il y a d'être, de vérité, de bonté, dans chacune des essences, réelles ou possibles, découle de lui ; elles ne sont possibles qu'autant que leur degré d'être est actuellement en Dieu. Otez toutes les bornes, toute différence qui resserre l'être dans les espèces, et vous aurez une idée de l'universalité de l'être : « Il a tout l'être du corps sans être borné au corps, tout l'être de l'esprit sans être borné à l'esprit. » Dieu ne peut pas être conçu comme esprit plus que comme corps. L'idée de l'esprit est une idée restreinte, et aucune restriction ne peut convenir à l'être infini. Il est plus qu'esprit, car il est l'être par excellence. Or celui qui est l'être par excellence est esprit, est créateur, est tout-puissant, est immuable, il est souverainement, sans rien être de fini et de particulier. S'il était esprit dans le sens borné où nous concevons l'esprit, comment pourrait-il agir sur la nature corporelle, comment la nature corporelle aurait-elle son principe en lui (1) ? Fénelon n'hésite donc pas à attribuer à Dieu le positif de l'étendue, de même que le positif de l'esprit. Mais en mettant en Dieu le positif de l'étendue, il se défend, comme Malebranche, d'y rien mettre qui ressemble à la nature corporelle. Dieu n'a ni figure, ni division, ni mouvement, ni impénétrabilité, parce qu'il a pas de borne. Tout autant ce qui n'a pas de borne diffère de ce qui est borné, tout autant Dieu diffère de la nature matérielle, quoiqu'il en soit le principe et la source.

De ce que Dieu est par soi, il suit non-seulement

(1) Saint Augustin exprime la même pensée dans la *Cité de Dieu* : « Deus enim verus non anima, sed animæ quoque est effector et conditor. » Lib. XIV, cap. xxiii.

qu'il est infini, mais qu'il est un et absolument simple, immuable, éternel, immense. Il est un, car deux infinis sont contradictoires ; il est absolument simple, car toute composition témoigne de quelque imperfection. Ce qui est par soi est immuable dans son être, ayant toujours en soi la même raison d'exister, c'est-à-dire son essence même. Immuable dans son être, il l'est aussi dans ses manières d'être. Les modifications étant les bornes de l'être, comment l'infini serait-il susceptible d'aucune espèce de modification ? Les modifications, au contraire, sont essentielles à la créature, parce qu'elle n'est pas tout être. On peut changer sa borne, mais il lui en faut une nécessairement. Ce continuel changement de la créature sans cesse renouvelée, non-seulement dans ses modifications, mais dans son être, par la création continuée, enferme la succession et constitue le temps. Le temps qui consiste uniquement dans cette succession, est la négation d'une chose très-réelle, à savoir de la permanence absolue de l'être, ou de l'éternité.

Fénelon par une foule de belles images essaye de donner une idée de l'éternité, ou de cette permanence absolue de Dieu, opposée à la durée successive et à la défaillance perpétuelle de l'être des créatures. Rien dans l'être infini ne ressemble à la durée variable et successive qui est le propre des créatures, car en lui rien ne s'écoule, rien ne passe, tout est fixe et permanent. L'éternité, comme tout ce qui est infini, étant indivisible, ne souffre ni commencement, ni milieu, ni fin. Au sein de l'éternité, il n'y a pas de chronologie possible, il n'y a pas d'ère à partir de laquelle on puisse marquer une date. Une éternité partagée en une partie antérieure et une partie postérieure ne serait pas une. L'idée de deux éternités n'est pas moins contradictoire que celle de deux infinis. Déjà et après, passé et futur sont des termes indignes de Dieu. Un présent immobile, indivisible, infini, convient seul à l'être éternel. Ce mot de toujours, qui nous paraît si plein d'énergie, est lui-même indigne de son éternité,

parce qu'il exprime la continuité et non la permanence. Demander quand Dieu a créé le monde, et ce qu'il était avant la création du monde, n'est pas moins inconvenant que de demander en quel lieu il réside. Cependant, comment préserver son éternité de la succession marquée par la succession des créatures? Ce que Dieu n'a pas fait encore ne viendra-t-il donc pas après ce qu'il a déjà fait? Selon Fénelon, cette succession et cet ordre existent dans les créatures, mais non dans le Créateur. Il est vrai qu'une créature précède l'autre; mais il est faux de penser que Dieu soit créant l'une plus tôt que l'autre. Dieu est éternellement créant ce qu'il lui plaît de créer; mais ce que Dieu crée éternellement n'est que dans un temps, et l'existence infinie ne communique qu'une existence finie. La borne n'est que dans la créature, et non dans l'action de Dieu.

Cette haute métaphysique semble sortir naturellement du fond de l'âme de Fénelon et se mêle aux aspirations les plus vives et aux élévations les plus tendres vers l'être infini: « Il n'y a donc en vous, ô vérité infinie, qu'une existence indivisible et permanente. Ce qu'on appelle éternité *a parte post* et éternité *a parte ante*, n'est qu'une illusion grossière; il n'y a en vous non plus de milieu que de commencement et de fin. Ce n'est donc point au milieu de votre éternité que vous avez produit quelque chose hors de vous. Je le dirai trois fois; mais ces trois fois n'en font qu'une, les voici: O permanente et infinie vérité! vous êtes, et rien n'est hors de vous; vous êtes, et ce qui était hors de vous cesse d'être. Mais ces trois répétitions de ces termes *vous êtes*, ne font qu'un seul infini qui est indivisible. C'est cette éternité même qui reste encore tout entière; il n'en est point écoulé une moitié, car elle n'a aucune partie, ce qui est essentiellement toujours tout présent ne peut jamais être passé. O éternité, je ne puis vous comprendre, car vous êtes infinie; mais je conçois tout ce que je dois exclure de vous, pour ne vous méconnaître jamais! »

Fénelon ne s'applique pas moins à épurer l'idée de l'immensité de tout élément emprunté à l'expérience et à l'imagination. L'être infini n'a aucun rapport avec le lieu, de même qu'aucun rapport avec le temps. Dedans et dehors, en deçà et au delà, sont des termes tout aussi indignes de lui qu'avant et après, passé et futur. Partout ne lui convient pas plus que toujours, car il semble signifier que la substance de Dieu est étendue localement. Dieu n'est ni en dedans ni en dehors du monde. Qu'on ne croie pas parler convenablement de lui, quand on a dit qu'il remplit tous les espaces, et même qu'il déborde infiniment au delà. Ce sont des expressions défectueuses, malgré leur apparente magnificence, enfantées par l'imagination qui se représente un assemblage d'espaces et de substances, une immensité divisible et composée, au lieu de l'immensité absolument simple. Dieu agit sur tous les lieux, et il n'est en aucun lieu. Demander où il est, c'est faire une question vaine et contradictoire, à laquelle il ne faut pas plus chercher à répondre que si l'on demandait quel est le bois dont est faite une statue de marbre. Qu'il s'agisse de l'immensité ou de l'éternité de Dieu, le mieux est de se borner à dire, il est; tout ce qu'on peut ajouter à cette simple parole ne fait qu'en fausser ou en obscurcir l'idée. « Il est, et toutes choses sont par lui, on peut même dire qu'elles sont en lui, non pour signifier qu'il est leur lieu et leur superficie, mais pour représenter plus sensiblement qu'il agit sur tout ce qui est.... Il est, et quand j'ajoute: il sera au siècle des siècles, c'est pour parler selon ma faiblesse, et non pour mieux exprimer sa perfection. »

Quelques réflexions sur la science de Dieu, qui d'abord n'avaient pas été publiées par les premiers éditeurs, terminent le *Traité de l'existence de Dieu*. Dieu, doué de la plénitude de l'être et de toutes les manières d'être à l'infini, doit posséder l'intelligence infinie. Comment aurait-il pu me donner la pensée, s'il ne l'avait pas? Il pense donc, et il pense infiniment. Mais quel est l'objet de sa pensée? Nul

autre que lui-même n'est digne de lui. Il ne trouve qu'en lui l'infinie intelligibilité qui seule peut correspondre à son intelligence infinie ; il l'égalé, il la comprend, il la connaît par un seul regard. D'une seule et simple vue, sans succession, sans procédé discursif, il voit en lui-même toutes les vérités et leur liaison, il y voit aussi les êtres réels ou possibles. L'intelligence infinie, à la différence de la nôtre, ne reçoit pas de lumière ou de connaissance de son objet. Dieu n'est point éclairé par les objets extérieurs, il ne peut voir que ce qu'il fait et ce qui est en lui. L'objet n'est vrai ou intelligible que par sa puissance ou sa volonté. C'est dans sa seule puissance qu'il trouve leur possibilité, et, dans sa seule volonté, leur existence. Pour voir toutes les choses comme elles sont, il faut qu'il les connaisse en lui-même par sa seule volonté, qui est leur unique raison, et en dehors de laquelle, elles n'ont rien de réel ni d'intelligible.

S'il ne voit que dans sa propre volonté les êtres réels, les êtres qui sont et qui seront, à plus forte raison les futurs conditionnels. A l'égard des futurs conditionnels, Dieu n'a voulu ni la condition ni l'effet, mais seulement leur liaison. C'est dans sa propre volonté, qui seule lie deux événements possibles, qu'il aperçoit la uturition du second. Donc la science de Dieu n'est nullement subordonnée aux futurs conditionnels, et il ne se détermine pas à certaines choses, plutôt qu'à d'autres, parce qu'il voit ce qui doit résulter de leur combinaison, ce qui le mettrait dans la dépendance de son ouvrage. Loin de chercher basement, dit Fénelon, la cause de ses volontés dans la prévision des futurs conditionnels, tout au contraire, il n'est permis de chercher la cause de toutes ces futuritions conditionnelles que dans sa seule volonté.

Il résume ces hautes spéculations sur la nature de Dieu et de l'intelligence infinie par une de ces belles élévations qui se rencontrent si fréquemment dans le *Traité de l'existence de Dieu* : « Quand je supposerais que

vous auriez créé cent mille mondes durables pour une suite innombrables de siècles, il faudrait conclure que vous verriez le tout d'une seule vue dans votre volonté, comme vous voyez de la même vue toutes les créatures possibles dans votre puissance, qui est vous-même. C'est un étonnement de mon esprit que l'habitude de vous contempler ne diminue pas. Je ne puis m'accoutumer à vous voir, ô infini simple, au-dessus de toutes les mesures par lesquelles mon faible esprit est toujours tenté de vous mesurer. J'oublie toujours le point essentiel de votre grandeur, et par là je retombe à contre-temps dans l'étroite enceinte des choses finies. Pardonnez ces erreurs, ô bonté qui n'êtes pas moins infinie que toutes les autres perfections de mon Dieu, pardonnez les bégayements d'une langue qui ne peut s'abstenir de vous louer, et les défaillances d'un esprit que vous n'avez fait que pour admirer votre perfection. »

Ici s'arrête le *Traité de l'existence de Dieu*, qui probablement n'est pas achevé, puisqu'il n'y est pas question de la providence. Mais la *Réputation du Système de la nature et de la grâce*, et surtout certaines parties des *Lettres sur la métaphysique et la religion*, qui traitent de l'amour de Dieu, de la nécessité du culte, des caractères du vrai culte, peuvent servir jusqu'à un certain point à combler cette lacune. On sait que quelques-unes de ces lettres, où Fénelon se propose d'établir les dogmes fondamentaux de la religion naturelle et la vérité du christianisme par la seule raison, ont été écrites à la demande du duc d'Orléans qui, dans sa haute estime pour l'archevêque de Cambrai, l'avait jugé plus capable que tout autre théologien ou philosophe de dissiper ses doutes et d'éclaircir ces grands problèmes (1). Ces lettres de Fénelon sont admirables

(1) Ces lettres sont au nombre de sept. Elles ont été publiées en 1718 par le marquis de Fénelon. La préface et la dédicace nous apprennent que quelques-unes furent adressées au duc d'Orléans, mais sans les distinguer des autres. M. l'abbé Gosselin croit que ce sont les trois premières de son édition : 1° Sur l'existence de Dieu et sur la religion ; 2° sur le culte de